



La Leading European Newspaper Alliance a donné son nom à LÉNA. Il s'agit d'un partenariat unique entre huit journaux européens dont *Le Soir* est membre fondateur.

EL PAÍS

Fondé en 1976, c'est le plus grand quotidien espagnol. Son site internet est le plus important site d'information en espagnol du monde.

DIE WELT

Le journal berlinois, réputé pour son sérieux et sa ligne conservatrice, est l'un des plus anciens d'Allemagne. C'est le porte-étendard du groupe Axel Springer.

la Repubblica

Fondé en 1976 par une sommité du journalisme italien, Eugenio Scalfari, le journal romain s'affiche comme progressiste. Longtemps géré par la famille de Carlo De Benedetti, il fait désormais partie du groupe Agnelli.

LE FIGARO

Il s'agit du plus vieux quotidien français (1826) encore publié. Sa ligne éditoriale est de droite libérale.

GAZETA wyborcza

Le journal polonais est le dernier arrivé dans Léna. Fondé en 1989 par Adam Michnik, il est profondément démocrate et pro-européen.

Tribune de Genève

Grand titre de la place genevoise, la *Tribune de Genève* a été fondée en 1879 pour la Suisse francophone.

Tages-Anzeiger

Le *Tages-Anzeiger* est un journal suisse germanophone de la région de Zurich, qui a longtemps été le quotidien le plus tiré du pays.

LE SOIR

Quotidien belge francophone, il a été fondé en 1887 et porte depuis une longue tradition d'indépendance.

Iels : où il est question de nécessité pour trouver **sa place** dans le monde



Des personnes non binaires nous disent pourquoi elles se reconnaissent dans le pronom neutre, ou pas.



TÉMOIGNAGES

FABRICE GOTTRAUX

Je me suis réveillé avec une idée fixe : je veux rencontrer des « iels ». Pour comprendre ce qui, dans une trajectoire individuelle, motive l'adoption pour soi du pronom neutre et inclusif.

Voici donc quatre personnes non binaires vivant en Suisse romande. La plus jeune a 18 ans, la plus âgée, 55. Leurs paroles révèlent un monde de nuances et leurs parcours sont uniques. Comme pour chacun de nous, précisément.

Pour commencer, j'ai reçu ce mail : « Veuillez, s'il vous plaît, corriger l'adresse et le prénom dans vos fichiers. » Réponse automatique de Lou Lepori, 55 ans. Il était Pierre. Iel est Lou. Son métier n'a pas changé : écrivain et journaliste. Intellectuel et militant. Lou est un prénom épïcène. Qu'on songe au rockeur Lou Reed ou à Lou Andreas-Sa-

lomé, femme de lettres allemande.

Lari Medawar, 30 ans, est artiste, enseignant.e et codirecteur/trice du Fesses-tival à Genève. Aurélien Gschwind, 28 ans, est comédienne. Enfin, voici Ash Julliard, 18 ans : iel aussi a réfléchi en profondeur à son statut, son identité. Comme les autres.

Voilà des personnes qui s'informent, lisent, débattent. Et militent. S'affirmer en « iel » demande du savoir, du discours. S'affirmer en « iel » - c'est ce que l'on comprend ici - oblige à une lutte constante contre les préjugés. Aurélien résume la situation :

Etre non binaire est lourd à porter au quotidien. C'est quelque chose qu'on ne choisit pas

Ash Julliard
18 ans



« Que ce soit dans les médias, dans le champ politique ou dans les institutions, culturelles notamment, on entend partout parler de non-binarité. Pourtant, la plupart des personnes qui prennent la parole n'en savent rien. »

« Etre non binaire est lourd à porter au quotidien. C'est quelque chose qu'on ne choisit pas. Ça serait beaucoup plus simple si j'étais une fille cisgenre. » Ce qu'Ash n'est pas. Des proches lui disent : « Tu es jeune, tu te cherches, ça passera », et puis « le troi-

sième genre, c'est une mode. » Un jour, qui sait, l'état civil permettra un troisième choix, qui ne sera ni masculin ni féminin. Evidemment, le sujet fait débat.

Mais ce qui, vu de l'extérieur, semble simple - un troisième genre, on en veut, on n'en veut pas ? - ne l'est pas du tout pour les personnes qui nous ont confié leurs témoignages : au contraire, la non-binarité consiste, précisément, à ne pas se restreindre à une catégorie unique, figée.

« D'abord, c'était dans ma tête »

Un pronom, « il », « elle » ou « iel », cela reste si... carré. Mais un prénom ? Voilà qui exprime chaque individualité. Ainsi Ash, Lou, Lari et Aurélien. Ash, comme la cendre en anglais. Cette symbolique n'a cependant rien à voir avec son choix. Le prénom lui est venu lors d'une soirée. A ses connaissances, Ash n'en a d'abord rien dit. Mais avec les inconnus, les présentations ont pris un tour différent : « Salut, moi c'est Ash. » Et le nouveau prénom s'est im-



Lari : « Je suis et j'aime être un homme très efféminé. » © ETIENNE CHOSSON.

posé, jusqu'à ses parents. Idem du « iel » : « D'abord, c'était dans ma tête. Aujourd'hui, je choisis également "il", quand, par exemple, je me présente à des personnes âgées. »

Le problème avec le genre, ce n'est pas tant le fait d'être soit masculin, soit féminin, mais que cela se « rigidifie », ainsi que l'explique Lou : le masculin réclame le macho, la virilité ; le féminin appelle la douceur et l'écoute. Aux uns, la guerre. Aux autres, le « care ». « Utiliser un prénom épïcène signifie avoir du jeu. Comme un cadenas qui ne serait pas trop serré. »

Utiliser un prénom épïcène signifie avoir du jeu.

Comme un cadenas qui ne serait pas trop serré

Lou Lepori

55 ans



« Quelque chose est en train de changer, qui propose un réaménagement de certaines coordonnées », poursuit Lou. « Celles du genre, également celles de la linguistique. La langue recouvre des réalités qui émergent. Et je dis bien "émergent", car ce ne sont pas des nouvelles réalités. Il suffit de regarder au-delà de l'Occident : la question du genre se pose de façon totalement ouverte dans d'autres populations, d'autres cultures, ou à d'autres moments historiques. »

Dagoberto Rodriguez, le peintre des **camp**s



Cet artiste cubain, cofondateur du prestigieux collectif Los Carpinteros, s'est rendu en Palestine après trois années passées à reproduire à l'aquarelle, et à distance, des lieux tels que Zaatari ou Dadaab.

EL PAÍS

REPORTAGE

ANTONIO PITA

En 2020, en plein confinement dû à la pandémie, l'artiste cubain Dagoberto Rodriguez, cofondateur du prestigieux collectif d'art conceptuel

Los Carpinteros, inactif depuis 2018, a commencé à reproduire des camps de réfugiés à l'aquarelle. Il parcourt le camp à l'aide de Google Earth, en choisit une partie - « j'essaye de comprendre où se concentre l'action », confie-t-il - et la construit en 3D par ordinateur avec des pièces de Lego. L'image ainsi créée sert de maquette afin d'esquisser, dessiner et peindre l'aquarelle finale, l'une de ses techniques préférées, et d'offrir au spectateur une vue aérienne à la fois ludique et déconcertante.

Il l'a fait, par exemple, avec le camp des Rohingyas au Bangladesh, avec Zaatari en Jordanie, camp né de la guerre en Syrie, ou avec Dadaab, au Kenya, où survivent 350.000 Somaliens ayant fui la guerre civile puis la sécheresse et la famine.

Né en 1969 à Caibarién, Dagoberto Rodriguez a obtenu son diplôme à l'Institut supérieur des arts de La Havane en 1994. C'est là-bas qu'il a rencontré les autres membres fondateurs de Los Carpinteros, le collectif qui l'a hissé au sommet de la célébrité et avec lequel il a monté un studio sur l'île en 2015, à la faveur de l'ouverture économique lancée par Raul Castro, qui leur a permis d'acheter le local. Avec Los Carpinteros ou seul, il a notamment exposé au MoMA et au Guggenheim de New York, à la Tate Modern de Londres, au Centre Georges Pompidou



Détail du « Camp de réfugiés de Zaatari », 2023, aquarelle sur papier. © DAGOBERTO RODRIGUEZ.

de Paris ou au musée Reina Sofia de Madrid. En 2021, il a remporté l'EFG, prix d'art latino-américain.

Sa dernière idée, transformer les camps de réfugiés en art, est née de sa propre expérience de vie. En premier lieu, de son périple en tant que résident de Madrid à partir de 2009. « Tout ce qui a trait aux migrations résonne fortement avec notre expérience », souligne-t-il. « Notre voyage vers l'exil est celui de n'importe quel réfugié. En fin de compte, vous vous dites "Je suis un artiste, ou je ne sais quoi..." », mais vous êtes un réfugié. »

« Je veux voir comment les gens organisent l'espace »

Son idée est née aussi d'une observation bien plus dure : Cuba « a cessé d'être un projet politique pour devenir une expérience de la survie », et sa ca-



Dagoberto Rodriguez s'émerveille devant une fontaine décorée de drapeaux palestiniens et d'affiches sur les derniers martyrs des incursions israéliennes. © ANTONIO PITA.

Les articles non francophones de *Léna* ont été traduits par EuroMinds Linguistics.